

La pluralité linguistique et culturelle à travers l'œuvre d'Assia Djébar

Linguistic and cultural plurality through the work of Assia Djébar

SELKA Nadjiba *

Date de soumission : 05/04/ 2021

date d'acceptation : 10/05/ 2021

Résumé: L'héritage culturel et linguistique pluriel qui compose l'identité du peuple algérien a toujours été une fierté dont s'est emparé Assia Djébar pour en faire un thème essentiel traversant son œuvre d'un bout à l'autre, quoique le legs de la langue française a constitué pour l'académicienne une problématique allant dans un rapport mitigé entre valorisation et dévalorisation de cette langue. C'est sur un point de vue littéraire que notre analyse se propose de décrire la relation étroite qu'entretiennent ces deux dimensions que sont la culture et les langues et leur importance dans la formation de tout fait identitaire. La langue étant l'instrument par le biais duquel se perpétuent toutes les formes de la vie sociale c'est à cette dimension que nous consacrerons la plus grande partie de notre étude qui décrira sur un plan diachronique le rapport de l'écrivaine aux différentes langues qui ont jalonné son existence.

Mot clés : Diversité- langues- cultures- identité- richesse

Abstract :

... The plural cultural and linguistic heritage that makes up the identity of the Algerian people has always been a pride that Assia Djébar has seized upon to make it an essential theme running through her work from start to finish, although the legacy of French language constituted for the academician a problem going in a mixed relation between valuation and devaluation of this language. It is from a literary point of view that our analysis sets out to describe the close relationship between these two dimensions of culture and languages and their importance in the formation of any identity fact. Language being the instrument through which all forms of social life are perpetuated, it is to this dimension that we will devote most of our study which will describe on a diachronic level the relationship of the writer to the different languages that have marked its existence.

Keywords : Diversity - languages - cultures - identity – wealth

Introduction

Assia Djébar a été durant toute sa carrière d'écrivaine le porte-parole non seulement de sa compatriote la femme algérienne, mais aussi de sa société qu'elle décrit comme étant le reflet à de multiples facettes. C'est aussi par le biais de cette description qu'elle exprime son attachement à son identité plurielle qui lui a fournie une bonne partie de sa thématique. Dans *Le blanc de l'Algérie*, elle évoque des figures emblématiques de la scène culturelle et littéraire et les revendique comme composante essentielle et indissociable de l'héritage.

Multiculturel et linguistique dont a hérité son pays, à l'exemple de Taos Amrouche Anna Gréki, Frantz Fanon, Jean Sénac, Albert Camus, Ibn Khaldoun, Apulée et Saint Augustin. Le rappel de la présence romaine et française sur le sol algérien traverse toute son

*Université Mohamed BenAhmed Oran 2, selkanadjiba@gmail.com, ALGÉRIE. (auteur correspondant)

œuvre à travers les appellations romaines et latine de quelques villes algériennes qu'elle ne cesse de rappeler telles que Césarée, Cirta, Orléanville ou Bône. Le thème de l'identité et de la diversité culturelle et linguistique a traversé son œuvre d'un bout à l'autre, c'est ce que nous nous proposons d'analyser dans cette étude à travers une approche descriptive d'un héritage multiculturel et linguistique séculaire et qui constitue la fierté de l'académicienne.

Pérennité et brassage culturel en Algérie : une arme contre l'acculturation

Assia Djébar nous invite à explorer les origines de nos aïeux, d'abord les racines berbères ensuite les Arabes venus d'Arabie puis ceux chassés de l'Andalousie par les Chrétiens et des Algériens issus de mariages mixtes entre Turcs et autochtones pendant la régence ottomane. On sent une certaine fierté de l'écrivaine d'appartenir à l'héritage qu'est le mélange des civilisations berbères, andalouses et turcs, c'est ce qu'elle fait dire au personnage Omar dans le récit *Les alouettes naïves* : « *Trois longs étés pour notre fraternité d'adolescents-l'été, la petite ville devient un lac de fraîcheur, les bourgeois de la vallée et du Sahel remontent chez nous, se réclamant de quelques origine andalouse, prédominante ici, ou du sang des anciens seigneurs turcs dont le métissage avec le fonds berbère permet à des générations de citadins, une morgue de roi détrônés.* » (Djébar, 1997, p. 327)

Ce relevé montre le métissage racial du peuple algérien, un métissage qui a donné lieu à un brassage culturel très riche et que l'écrivaine ne se lasse pas de rappeler tout au long de ses récits pour expliquer l'Histoire millénaire de son pays. Cette fusion des cultures se lit également à travers l'énoncé qui suit « *Fillette arabe allant pour la première fois à l'école, un matin d'automne main dans la main du père. Celui-ci, un fez sur la tête, la silhouette haute et droite dans son costume européen, porte un cartable, il est instituteur à l'école française.* » (Djébar, *L'amour la fantasia*, 2011, p. 11)

Cette image de Assia Djébar encore enfant, son père la guidant vers les portes du savoir rend compte de la diversité culturelle vécue non seulement par l'écrivaine mais par tout le peuple algérien et que l'auteur n'a eu de cesse de décrire et de revendiquer tout au long de son œuvre. La filiation arabe des deux personnages parce que la fillette et son père appartenant à un pays où la présence arabe existe depuis des millénaires, ajouté à la fusion de l'habit du père entre une alliance du fez d'origine turc et le costume européen atteste de la présence de toutes ces entités sur le sol algérien et du brassage raciale, vestimentaire mais aussi linguistique dans toutes ses formes,

Un portrait similaire est évoqué pour la description du père de Berkane, personnage principal dans son avant dernier récit *La disparition de la langue française* se rendant à l'école française où était scolarisé son fils. « *Il (le père) est revenu mettre son costume de cérémonie : le pantalon turc bouffant, le gilet en soie brodé de fils d'or, la veste des jours de fête, son fez rouge enroulé d'un turban en lin blanc sur la tête, qui le rendait majestueux, sa barbe et ses moustaches peignées de près. [...]* « *Si Saïd, mon père, je me dis, tout fier, il ressemble à un cavalier turc, ou à un chef caïd ou agha : il va les impressionner !* » (Djébar, *La disparition de la langue française*, 2014, p. 61)

De ce portrait se reflète l'identité du peuple algérien, un brassage de culture arabe et turc et se lit la fierté de l'enfant à voir son père si joliment paré et habillé de l'habit traditionnel que la présence coloniale n'a pu effacer. La diversité qui rime incontestablement avec richesse, pérennité et solidarité est traduite également à travers l'énoncé qui suit. « *Où était le temps, songe l'un, où nous nous donnions à ces cérémonies avec le plaisir tranquille de l'habitude immuable, si bien qu'en sortant de là, que ce soit un mariage, un baptême, une mort, nous en revenions armés de réconfort : celui de notre*

multitude, de notre monde avec ses rites, son passé, ses coutumes... [...] » (Djebar, Les enfants du nouveau monde, 2012, p. 49)

Assurer la pérennité des différentes fêtes qu'elles soient d'ordres religieux ou culturels a constitué un atout pour consolider les liens entre les gens et de ce fait une arme contre le colonialisme et ses tentatives d'acculturation et d'aliénation. Solidaires dans les fêtes autant que dans les moments difficiles, les algériens ont formé une force indéfectible et immuable à travers le temps qui leur a permis de sauvegarder leur identité à travers non seulement l'aspect vestimentaire, religieux mais aussi par d'autres aspects culturels telle que la langue.

La diversité linguistique

Le thème des langues est fréquemment abordé chez les écrivains maghrébins et algériens notamment, vue le contentieux historique qui se destinait à effacer toutes traces d'identité algérienne dont la langue arabe. Tout au long de son œuvre, Assia Djebar a entretenu un rapport complexe avec les langues et les dialectes qui ont jalonné son existence. Du pourquoi de son écriture en français l'écrivaine s'en défend en déclarant dans la préface de son essai *Ces voix qui m'assiègent* que «*La langue dans ses jeux et ses enjeux est le seul bien que peut revendiquer l'écrivain.*» (Djebar, *Ves voix qui m'assiègent*, 2009, p. 7)

La problématique de la langue est perceptible dans l'œuvre de Assia Djebar, à travers les titres de ses récits comme le recueil de nouvelles *Oran langue morte* et le roman *La disparition de la langue française* où nous percevons ses préoccupations quand au devenir des langues dans son pays mais pas seulement, les personnages qu'elle a fait évoluer et qui, nous l'avons constaté sont extrêmement sensibles à l'emploi de la langue tamazight, la langue française, à l'arabe littéraire mais surtout à leurs dialectes.

A l'exemple de Kateb Yacine, Assia Djebar considère que la langue française est son bien. Un bien arraché, mais aussi hérité puisque fille d'instituteur de français, c'est non seulement par filiation qu'elle s'est installée dans cette langue : son père la prenant par la main le premier jour de son entrée à l'école lui ouvrant les portes du savoir dans cette langue, mais aussi historiquement, la colonisation avait imposé la scolarisation uniquement en français. Dans ce contexte, l'écrivaine ne pouvait être destinée à user d'une autre langue que celle du français. Elle n'a côtoyé la langue arabe qu'à travers l'arabe dialectal et, enfant elle a fréquenté l'école coranique dans son village. L'arabe littéraire, une langue qu'elle aime et qu'elle regrette de ne pas avoir étudié a toujours occupé une place prépondérante dans son cœur, sa poétique, sa richesse et sa densité de sens l'ont toujours fascinée. Comme elle le déclare dans son roman autobiographique *Vaste est la prison*, «*comme si parce qu'une langue soudain cognait l'autre* ».

L'écrivaine était donc partagée entre deux langues, l'arabe et le français. Une oscillation qui a représenté au fil de ses écrits un thème obsessionnel car interpellée fréquemment sur les raisons de son choix pour l'écriture en langue française et c'est ainsi qu'elle déclare lors de son discours prononcé à l'occasion de la remise du prix de la paix. «*Je voudrais me présenter devant vous comme simplement une femme écrivain, issue d'un pays, l'Algérie tumultueuse et encore déchirée. J'ai été élevée dans une foi musulmane, celle de mes aïeux depuis des générations, qui m'a façonnée affectivement et spirituellement, mais à laquelle, je l'avoue, je me confronte, à cause de ses interdits dont je ne me délie pas tout à fait. J'écris donc, et en français, langue de l'ancien colonisateur, qui est devenue néanmoins et irréversiblement celle de ma pensée, tandis que je continue à aimer, à souffrir, également à prier en arabe, ma langue maternelle. Je crois en outre, que ma langue de souche, celle de tout le Maghreb – je veux dire la langue berbère, celle d'Antinéa, la reine des Touaregs où le matriarcat fut longtemps de règle, celle de Jugurtha qui a porté au plus*

haut l'esprit de résistance contre l'impérialisme romain - cette langue que je ne peux oublier, dont la scansion m'est toujours présente et que, pourtant, je ne parle pas, est la forme même où malgré moi et en moi, je dis 'non' comme femme et surtout, me semble-t-il, dans mon effort durable d'écrivain. » (Le blog d'Assia Djébar, 2000)

L'arabe classique, une langue noble et majestueuse

De la langue française qui est devenue par la force des choses son instrument d'écriture, Assia Djébar nous a raconté qu'elle l'avait reçue comme une offrande de son institutrice Mme Blazi, cette mère nourricière qui lui avait offert ce premier breuvage était la première, à lui faire apprécier la poésie française. Les vers d'un poème de Charles Baudelaire, lus sur un rythme long et majestueux ne lui avaient pas seulement permis de découvrir la beauté des mots français, mais l'avaient projetée des années en arrière et convoqué en elle un souvenir de la lecture du Coran. Ce rapprochement entre les deux lectures avait créé une onde de choc chez elle. L'écrivaine qui de part ses origines ne devait s'émouvoir que de la lecture du Saint Livre, se surprend à ressentir le même ébranlement, commotion dans son être sous l'effet de la beauté de la poésie française. Ce souvenir enfoui en elle, d'une lecture coranique majestueuse, poétique, grave et fluide, n'était selon elle réservé qu'au Coran, mais l'écrivaine se surprend, à son corps défendant, à mettre sur le même piédestal ces deux langues qu'elle considère aussi belles l'une que l'autre. Elle les égalise esthétiquement, pour elle, il n'y a pas de différence entre les deux. «*Je suis ébranlée de sentir combien la beauté est une et multiple, que même le verset coranique a son contrepoint, que [...] »* (Djébar, Vaste est la prison, 2010, p. 117). Pour Assia Djébar la poésie française équivalait l'écriture coranique en beauté et en majesté.

Ce souvenir lointain qui ressurgit du fin fond de son enfance atteste de l'ancrage fondateur arabo-musulman de l'écrivaine et qu'elle n'a cessé de rappeler tout au long de ses textes mais aussi lors des nombreux discours où elle a eu à s'exprimer comme nous pouvons le lire ci-dessous, elle qui écrit pourtant en français, la langue du colonisateur. «*Afrique du Nord, du temps de l'Empire français, [...] a subi, un siècle et demi durant, dépossession de ses richesses naturelles, déstructuration de ses assises sociales, et, pour l'Algérie, exclusion dans l'enseignement de ses deux langues identitaires, le berbère séculaire, et la langue arabe dont la qualité poétique ne pouvait alors, pour moi, être perçue que dans les versets coraniques qui me restent chers. [...] La langue française, la vôtre, Mesdames et Messieurs, devenue la mienne, tout au moins en écriture, le français donc est lieu de creusement de mon travail, espace de ma méditation ou de ma rêverie, cible de mon utopie peut-être, je dirai même : tempo de ma respiration, au jour le jour [...] »* (Discours de réception, et réponse de Pierre Jean Rémy, 2006)

Un entre-deux et une dichotomie qui fait valser notre écrivaine d'une position à une autre. «*Il me semblait boire à deux mamelles, comme si, transportant obscurément en moi, depuis le début de mes études, une dichotomie, j'avais à tâtons, sur un possible sillon unitaire. »* (Djébar, Vaste est la prison, 2010, p. 407).

En effet Assia Djébar a malmené ces langues dans tous les sens tout au long de son œuvre, tantôt adoptées, tantôt rejetées, parfois valorisées, d'autres fois dévalorisées, mais avec une préférence plusieurs fois répétée pour le dialecte algérois et l'arabe classique. La langue de ses aïeux qu'elle voulait connaître à travers ses poètes et ses textes anciens et qui constituait dans sa jeunesse un mystère qu'elle voulait sonder. Terriblement éprise de cette langue au point où elle revendique à l'apprendre durant sa sixième en lettre classique, une requête qui lui a été refusée car on ne pouvait lui consacrer à elle seule un professeur d'arabe. Un amour de jeunesse vécu auprès d'un jeune étudiant en Lettres arabes l'a fait

rapprocher de cette langue, elle qui restait sur sa faim, percevait par le biais de ce fiancé une occasion de la découvrir par le truchement des vers de poésie d'Imrou'lkais qu'elle recevait. Cette relation basée sur une correspondance en arabe donnait à rêver à notre écrivaine, elle qui aurait voulu vivre et s'entendre chuchoter des mots chatoyants, ne se voyait dire cette langue que sur papier, ce qui n'a fait qu'ajouter à sa frustration et sa nostalgie. « *Un amour écrit en arabe, justement, mais la langue ancestrale et de poésie gardait une noblesse, pour ainsi dire surannée, dont j'avais la nostalgie* » (Djebar, Nulle part dans la maison de mon père, 2010, p. 356). Assia Djebar ne se voyait pas vivre cet amour autrement qu'en arabe classique. « *Le français me devenait langue neutre, alors qu'avec lui, mon premier amoureux, les mots d'amour dans ma langue maternelle-qui était aussi la sienne- aurait jailli maladroitement. L'usage de l'arabe pour exprimer l'amour m'aurait sans doute semblé, je ne savais pourquoi, indécent.....* » (Djebar, Nulle part dans la maison de mon père, 2010, p. 355)

La langue française hissée au plus haut rang tout à l'heure n'avait pas la classe et la hauteur de l'arabe classique pour exprimer les plus nobles sentiments, elle devenait neutre, fade et dénuée de sens et de sensualité ni d'ailleurs l'arabe dialectal. Leur parler qui devait les unir devenait ordurier et vulgaire, mais non, l'amour aux yeux de notre écrivaine devait s'exprimer en arabe classique, la langue ancestrale, mystérieuse et chatoyante celle d'Imrou'lkais, une langue hautaine par la grandeur de ses poètes et de ses textes anciens. L'amour qu'elle considère comme noble ne peut se dire en arabe dialectal, ni même en français, mais devait s'exprimer dans la langue noble et majestueuse qu'est l'arabe classique. Le français et l'arabe dialectal ne peuvent se mesurer à la langue des poètes et des textes anciens. Dans cette situation d'élévation, Assia Djebar tanguait clairement entre trois langues, cette oscillation et sa préférence pour l'arabe classique traduit encore une fois son amour, sa fidélité et son attachement pour son arabité. Elle parle et écrit en français, mais s'exprime en arabe. Gilbert Grandguillaume explique à ce propos : « *La langue n'est pas seulement un outil pour communiquer, elle est aussi le lieu où l'homme repère son identité. C'est pourquoi il y a, derrière chaque langue, un ensemble de représentations explicites ou non, qui expliquent le rapport à cette langue sous forme d'attachement ou de répulsion. La langue ne représenterait pas au Maghreb un tel enjeu si elle ne jouait pas sur des représentations profondes, associées à des intérêts vitaux.* » (Grandguillaume, 1983, p. 23)

L'arabe dialectal, la langue de cœur

La romancière porte en elle toutes ces langues car elles ont jalonné son existence et chacune a une place particulière dans son cœur. Elle n'a de cesse de le répéter dans ses écrits, l'arabe dialectale occupe différents statuts au fil des époques comme nous allons le constater mais réussit à garder malgré tout une place préférée chez l'écrivaine surtout dans ses derniers récits marqués par la nostalgie de son Algérie natale et son exil qui avait trop duré. Le dialecte arabe désigné par l'académicienne par « *la langue de cœur, la langue maternelle, la langue de lait* » qui puise pourtant ses origines de l'arabe classique n'avait pas la classe et la hauteur de son ancêtre mais était devenue par la force des choses en ces temps de colonisation une langue souillure qui marque du seau de l'impureté celle qui la parle. « *Surtout ne pas parler au-dehors sa langue de cœur, je veux dire sa langue maternelle ...surtout ne pas user de cette langue d'intimité avec un homme arabe : aussitôt, il vous scruterait, son respect naturel envers une Européenne de tout âge se changerait en hostilité vis-à-vis d'une jeune fille de sa communauté.....* » (Djebar, Nulle part dans la maison de mon père, 2010, p. 337)

L'arabe dialectal marque comme la peau dont on fait des racismes et des ségrégations, comme si que la vie est suspendue, refusée aux algériennes dès qu'elles se trahissent et parlent leur dialecte, la langue de cœur est fatale car elle est associée par la communauté qui la parle à l'immoralité. Cette langue qui suscite la suspicion est la langue des espaces fermés et des femmes cloîtrées, il fallait la cacher, la taire à défaut d'être mal jugée. « *Dans la rue, alors que je peux laisser mon corps vagabonder, libre, il me faut me taire ou bien parler français, anglais.....mais surtout ne pas exposer cette langue première en public....* » (Djébar, *Nulle part dans la maison de mon père*, 2010, p. 340) L'arabe dialectal est la langue de l'enfermement.

La langue française par contre servait aux algériennes de masque sous lequel elles dissimulaient leur identité et leur permettaient d'avoir accès à certains espaces, la rue par exemple, le dévoilement, bref la liberté. La langue française assurait l'anonymat et inscrivait la personne qui la parle à un niveau élevé, un laissé passer pour accéder au dehors, au respect, à la liberté et à l'émancipation.

Pourtant c'est cette même langue, qui avait un jour comme une arme pointant ses lames écorché et blessé non seulement l'oreille de notre écrivaine mais agressé son innocence, sa répulsion pour cette langue, Assia Djébar l'avait vécu en recevant à la figure comme on reçoit une gifle, ce mot, « l'aedu ».

« *En vérité, ce simple vocable, acerbe dans sa chair arabe, vrilla indéfiniment le fond de mon âme, et donc la source de mon écriture* » (Djébar, *Vaste est la prison*, 2010, p. 14) Ce mot prononcé dans un bain maure alors que l'écrivaine accompagnait sa belle-mère était à l'origine du rejet de la langue dialectale qui lui présentait alors un visage méconnu d'elle, alors que l'écrivaine se cherchait encore et quêtait une stabilité et une unité dans ce tourbillon des langues qui l'habitait. « *Plongée dans la nuit de la langue perdue et de son cœur durci, comme en ce jour de hammam, la langue maternelle m'exhibait ses crocs, inscrivait en moi une fatale amertume [...] Elle sortit dignement, la dame du bain* » (Djébar, *Vaste est la prison*, 2010, p. 15)

Ce jour-là, c'est l'arabe dialectal qui tombait en désuétude de l'âme d'Assia Djébar à l'image de cette femme qui sortit du hammam. Depuis cet incident l'écrivaine s'est murée dans un silence parce que la rudesse et l'agressivité de ce mot l'avait laissée sans voix et dans un grand désarroi car l'écrivaine vivait un dilemme « *ce tangage des langues* » une dichotomie. Ce rejet de l'arabe dialectal, l'écrivaine l'avait vécu comme une ablation d'une partie de son être, car ce mot à lui seul suffisait à lui décrire la réalité des rapports hommes femmes au sein de sa société. « *Comme si, parce qu'une langue soudain en moi cognait l'autre, parce que la voix d'une femme [...] venait secouer l'arbre de mon espérance obscure, ma quête muette de lumière et d'ombre basculait, exilée du rivage nourricier, orpheline [...] la langue maternelle m'exhibait ses crocs, inscrivait en moi une fatale amertume* » (Djébar, *Vaste est la prison*, 2010, p. 15)

Paradoxalement à cette attitude l'arabe dialectal reste la langue de cœur de l'écrivaine où elle fait dire à l'un de ses personnages dans *La disparition de la langue française* qui s'insurge contre l'expression des nouveaux fanatiques de la religion précédant la décennie noire et qui dit : « *[...] les fanatiques as-tu ressenti leur fureur verbale, la haine dans leurs vociférations ? Leur langue arabe, moi qui ai étudié l'arabe littéraire, celui de la poésie, celui de la Nahda et des romans contemporains, moi qui parle plusieurs dialectes des pays du Moyen-Orient où j'ai séjourné, je ne reconnais pas cet arabe d'ici. C'est une langue convulsive, dérangée, et qui me semble déviée ! Ce parler n'a rien à voir avec la langue de ma grand-mère, avec ses mots tendres, ni avec l'amour chanté de Hasni El*

Blaoui, le chanteur vedette d'autrefois, à Oran. La langue de nos femmes est une langue d'amour et de vivacité quand elles soupirent, et même quand elles prient : c'est une langue pour les chants, avec des mots à double sens, dans l'ironie et la demi-amertume. – Elle me sourit alors si près, son visage contre le mien, pour me dire, à mi-voix : Et tu le sais, ya habibi, il ya cet arabe pour la sexualité presque pudique, restant au bord, allusif, mais si prometteur... » (Djebar, La disparition de la langue française, 2014, p. 158)

L'arabe dialectal est la langue de la tendresse et de l'affection, c'est aussi la langue de l'amour. Assia Djebar associe tout au long de son œuvre la thématique de l'amour à celle de la langue car selon elle, l'acte d'amour passe d'abord par les mots.

« Raconte-la-moi, ton histoire, mais en arabe ! Dans mon dialecte, en effet, on tutoie, ni tendrement ni familièrement : on tutoie : c'est tout ! Une langue de proximité, dirais-je, sans besoin d'habits de cérémonie. » (Djebar, La disparition de la langue française, 2014, p. 113)

La simplicité et la fluidité du dialecte arabe fait de lui une langue à usage multiple.

Après leurs ébats sexuels Berkane se rappelle : *« Ses mots, proférés dans notre langue maternelle, je les entends dans leur musique particulière : et le français me devient une porte étroite pour maintenir l'aveu de volupté, qui scintille dans l'espace de mon logis. » (Djebar, La disparition de la langue française, 2014, p. 170)*

Le dialecte algérien est par excellence la langue de l'amour, c'est la langue expressive des liens charnels. C'est la langue de l'intimité et des confidences puisque même entre hommes Berkane déclare : *« Il (un pêcheur) a la trentaine ; je lui parle toujours dans le dialecte local, celui de mon quartier de la Casbah qui permet une complicité discrète, une sorte d'appel à la complaisance mutuelle. » (Djebar, La disparition de la langue française, 2014, p. 27)*

L'arabe dialectal issu de l'arabe classique est la langue de cœur, par sa douceur, son raffinement et la musicalité de ses mots. Ayant quitté l'Algérie dès le début des années quatre vingt la nostalgie du parler algérois ne pouvait que s'accroître en terre d'exil.

La langue française, la langue émancipatrice et libératrice

Dès le début de sa carrière, l'auteure se saisit de la langue française et en fait donc sa langue d'écriture, langue émancipatrice et libératrice par excellence elle lui permet d'écrire son premier roman « La Soif » à la première personne et de représenter depuis, la femme maghrébine. En effet l'œuvre d'Assia Djebar demeure la voix des femmes auxquelles elle donne le statut de sujet déroulant leurs quotidiens et leurs problèmes et laissant exprimer leurs révoltes. Ces voix féminines n'ont cessé de définir le discours littéraires de l'écrivaine, un discours débité dans la langue de l'Autre mais rendant compte d'une exploration du passé comme la construction de la mémoire individuelle ou collective. *« Ecrire se fait aujourd'hui, pour moi, dans une langue, au départ, non choisie, dans un récit français qui a éloigné de fait l'écrit arabe de la langue maternelle ; cela aboutit, pour moi, non pas à ma voix déposée sur papier, plutôt à une lutte intérieure avec son silence porteur de contradiction et qui s'inscrit peu à peu ou d'emblée dans l'épaisseur d'une langue, la plus légère, la plus vive ou n'importe laquelle ! Simplement mise à disposition ; dans mon cas, le français. » (Djebar, Mes voix qui m'assiègent, 2009, p. 28)*

Même si la blessure linguistique n'a jamais été cicatrisée, la preuve en est que dans toute son œuvre les personnages se saisissent de la langue française comme clef pour la modernité et l'émancipation, cette langue instrument lui sert de véhicule pour rendre compte des traumatismes vécus dans le silence par ses compatriotes. Jacqueline Risset dit à ce propos. *« On comprend ici comment la contamination des langues devient, pour Assia, le point de départ de l'invention de sa propre langue. Ce qu'elle appelle « la luxuriance de*

l'arabe » est précisément ce qu'il lui importe de faire passer dans la langue française. Et ce geste-contamination, réappropriation, remodelage-est aussi ce qui lui permet de sentir et de faire sentir que la langue française, ainsi vécue, n'est pas uniquement une langue de l'adversaire, mais aussi une langue de libération. » (Risset, 2005)

C'est dans ce sens que déclare l'écrivaine dans un entretien : *« Car le français est aussi pour moi la langue paternelle. La langue de l'ennemi d'hier est devenue pour moi la langue du père du fait que mon père était instituteur dans une école française ; or dans cette langue il y a la mort, par les témoignages de la conquête que je ramène. Mais il ya aussi le mouvement, la libération du corps de la femme car, pour moi, fillette allant à l'école française, c'est ainsi que je peux éviter le harem. » (Gafaiti, 1996)*

A une question qui lui a été posée par son contemporain l'écrivain Mouloud Mammeri lors d'un débat animé par le journal El Moudjahid nous citons. *« – question de l'écrivain : Vous avez des difficultés à exprimer en français ce que vous sentez en arabe ?) Réponse d'Assia Djébar : Oui... c'est un problème d'instrument et qui disparaîtra dans dix ou vingt ans. L'instrument étant mal adapté à la matière, cela vous oblige à un effort de crispation, de retour sur soi. C'est après que l'on jugera que, peut-être, c'est meilleur. » (1971)*

La langue de l'ennemi s'impose car véhiculé par le père instigateur du progrès et de l'émancipation à travers l'emploi de la langue française qui lui a été imposée.

La langue tamazight : la langue ancestrale

Le berbère est la langue ancestrale de l'écrivaine puisque née d'un père d'origine kabyle Tahar Imalayène et d'une mère Bahia Sahraoui d'origine métissée entre arabe et berbère et native de Cherchel. La romancière fait dire à son personnage Berkane de retour de son exil : *« De retour, soupire-je dans la langue de ma mère au lieu du berbère, le dialecte arabe d'el Djazira. » (Djébar, La disparition de la langue française, 2014, p. 15)*

Assia Djébar définit ainsi la langue tamazight *« Une langue d'abord du roc et du socle, le libyco-berbère millénaire(car le punique disparaissait dans le raz de marée vandale, puis à la première poussée arabe), cette langue donc, celle de l'origine, sera confrontée à tant d'autres, passantes ou pesantes, elle symboliquement fichée dans la pierre et les grottes au point d'y perdre momentanément son écriture, sauf chez les Touaregs » (Djébar, Ves voix qui m'assiègent, 2009, p. 55)*

La romancière a un rapport mitigé concernant la langue amazigh tantôt elle confirme son appropriation de cette langue séculaire du Maghreb tantôt elle fait adopter à ses personnages une distanciation qui ressemble beaucoup plus à un rejet de cette langue à l'exemple de l'énoncé qui suit où elle fait dire à l'un de ses personnage: *« il (Berkane) s'endormit ce jour-là, conversant intérieurement en mots menus avec elle, dans son parler à elle, un mélange de dialecte de la rue algéroise, parsemé de mots raffinés, à consonances andalouses- elle, née à la Casbah et qui dédaignait le parler rude des montagnes voisines. » (Djébar, La disparition de la langue française, 2014, p. 20)*

Une distanciation est affichée par le personnage par rapport à la langue tamazight qui tend vers le rejet, la dernière partie de l'énoncé le traduit ainsi que le qualifiant rude pour décrire cette langue.

C'est lors de ses allocutions à chaque fois qu'elle est primée que l'écrivaine rappelle son attachement à la langue tamazight, la langue première par excellence de la terre algérienne mais aussi maghrébine, la langue ancestrale des valeureux guerriers berbères qui ont eu à défendre leur terre des différentes invasions.

« *Afrique du Nord, du temps de l'Empire français, [...] a subi, un siècle et demi durant, dépossession de ses richesses naturelles, déstructuration de ses assises sociales, et, pour l'Algérie, exclusion dans l'enseignement de ses deux langues identitaires, le berbère séculaire, et la langue arabe dont la qualité poétique ne pouvait alors, pour moi, être perçue que dans les versets coraniques qui me restent chers [...]* » (Discours de réception, et réponse de Pierre Jean Rémy, 2006)

L'écrivaine assume totalement ce tangage des langues qui berce son existence, il constitue une fierté pour elle et contribue à sa pluralité linguistique, Cette oscillation a longtemps impacté son écriture comme lorsqu'elle déclare dans son essai *Ces voix qui m'assiègent* « [...] je prends conscience de mon choix définitif d'une écriture francophone qui est, pour moi alors, la seule de nécessité : celle où l'espace en français de ma langue d'écrivain n'exclut pas les autres langues maternelles que je porte en moi sans les écrire. » (Djebar, *Ves voix qui m'assiègent*, 2009, p. 39)

Cette disponibilité à pouvoir user d'une langue ou d'une autre selon les besoins et les situations est le propre de l'académicienne qui écrit dans une langue française incrustée de toutes les autres qui ont bercé son enfance. « *Mots français, mots arabes ou berbères, qu'importe, mais ceux dont vous êtes pleine, dont vous étiez gonflée dans l'ombre de votre jeunesse, de votre pudeur, de votre retenue-, eux une fois exposés ainsi, au soleil, vous vous en libérez certes, vous vous en nourrissez aussi : de leur son, de leur musique, de leur mobilité.* » (Djebar, *Ves voix qui m'assiègent*, 2009, p. 100)

Conclusion

Ces langues qui font tanguer notre écrivaine dans un tourbillon et une guerre interne entre le tamazight, l'arabe dialectal, l'arabe classique et le français, témoignent de la complexité et de la diversité linguistique et culturelle dont l'écrivaine a su tirer profit, en réconciliant leur usage et en utilisant le français comme instrument d'expression pour rendre compte de sa culture. Si l'écrit dans la langue française a éloigné l'écrit arabe de la langue maternelle, il n'a en rien altéré la pensée arabo-maghrébine de l'écrivaine qui transcrit ses pensées puisées de sa culture arabo-berbéro-musulmane profondément ancrée dans son être. En effet dans cette oscillation, ce vertige et cet entremêlement des langues qui se disputent en elle, surgit une langue qui mêle des trois ou des quatre puisqu'il faut compter avec l'arabe dialectal, une langue écrite en français mais pensée en tamazight et en arabe, cette langue est la langue djebarienne : une langue écrite en français mais pensée dans la langue de cœur, la langue maternelle qui puise ses origines de l'arabe classique tant aimée par l'écrivaine. La coexistence de ces langues atteste de la pluralité linguistique et culturelle qui anime l'écriture d'Assia Djebar et qu'elle n'a eu de cesse de revendiquer. Sans oublier de dire que l'écrivaine a associé tout au long de son œuvre la thématique de l'amour à celle de la langue car selon elle, l'acte d'amour passe d'abord par les mots, ce point à lui seul mériterait une analyse que nous nous proposons d'effectuer dans des travaux ultérieurs.

La bibliographie

(1971). *El Moudjahid supplément culturel* .

Discours de réception, et réponse de Pierre Jean Rémy. (2006, Juin 22). Consulté le mars 29, 2021, sur <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-et-reponse-de-pierre-jean-remy>

Djebar, A. (2014). *La disparition de la langue française*. Alger: Hibr.

Djebar, A. (2011). *L'amour la fantasia*. Paris: Albin Michel.

Djebar, A. (1997). *Les allouettes naïves*. Paris: Babel.

Djebar, A. (2012). *Les enfants du nouveau monde*. Paris: Points.

Djébar, A. (2010). *Nulle part dans la maison de mon père*. Paris: Babel.

Djébar, A. (2010). *Vaste est la prison*. Paris: Albin Michel.

Djébar, A. (2009). *Ves voix qui m'assiègent*. Paris: Albin Michel.

Gafaiti, H. (1996). *Les femmes dans le roman algérien*. Paris: L'Harmattan.

Grandguillaume, G. (1983). *Arabisation et politique linguistique au Maghreb*. Paris: Maisonneuve et Larose.

Le blog d'Assia Djébar. (2000, Octobre). Consulté le 12 11 , 2014, sur <http://assiadjebar.canalblog.com/archives/2008/06/13/9559972.html>

Risset, J. (2005). Dans M. calle-Gruber, *Assia Djébar Nomade entre les murs* (p. 29). Paris: Maisonneuve & Larose.